



MICHELINE BAIL

PAIN NOIR,
PAIN BLANC

.....

Le petit soldat

2

MICHELINE BAIL

PAIN NOIR,
PAIN BLANC

Le petit soldat **2**

De l'index de la main gauche, Marie-Blanche fit rouler pres-tement chacune des cartouches qu'elle avait étalées en ordre serré sur la courroie placée devant elle. Il s'agissait d'écartier celles qui présentaient le moindre défaut, la plus petite saillie. Le travail exigeait une attention soutenue et une précision tatil-lonne. Il fallait s'assurer que chaque douille était bien conforme et lisse, et qu'aucun obstacle ne déparait le métal. Une fois cette vérification terminée, Marie-Blanche fit rouler une der-nière fois les cartouches de calibre 303. Comme tout était par-fait, elle fit tomber les douilles dans la caisse placée à sa droite, puis elle en reprit de nouvelles dans celle située à sa gauche.

Sa vue se brouilla. Elle plissa les yeux et se massa longue-ment l'arête du nez. Elle avait un terrible mal de tête. En jetant un regard sur sa montre, elle réalisa qu'il était midi moins le quart. Elle pouvait souffler un peu. De toute façon, elle avait encore largement dépassé son quota. Elle était la plus rapide de tout le Service d'inspection, et la direction lui avait proposé à maintes reprises le poste de contremaîtresse, qu'elle avait tou-jours décliné. L'idée de devoir surveiller le travail des autres lui répugnait, et l'augmentation de salaire résultant de cette nouvelle fonction ne justifiait pas les problèmes que cela ris-quait de lui apporter. Elle croyait plus habile de refuser poli-ment l'offre et de conserver l'amitié de ses compagnes. Il n'en demeurait pas moins que sa rapidité d'exécution nuisait aux autres en servant de norme pour évaluer leur performance.

Mais qu'y pouvait-elle, puisqu'elles étaient payées au rendement, à la pièce ?

Le garçon qui leur apportait les munitions s'approchait justement en poussant un lourd chariot. Il ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Il se saisit de la caisse qui contenait les cartouches inspectées et prêtes pour l'opération suivante, et il la hissa sur le chariot d'un geste décidé. Puis il en déposa par terre une autre remplie de nouvelles douilles. Il s'avança dans la rangée et répéta l'opération devant chaque poste de travail. Les femmes étaient majoritaires à l'inspection des cartouches. On prétendait que ce n'était pas un travail d'homme, parce que c'était terriblement routinier et que ça exigeait de la patience et de la précision. Les ouvrières étaient placées en rangées de trente et elles accomplissaient des tâches différentes, d'une ligne à l'autre. Elles portaient toutes un dossard blanc, fourni par l'Arsenal, de même que des gants de coton, ce qui leur permettait d'économiser leurs vêtements, surtout que les tissus étaient rationnés et hors de prix. Elles travaillaient dix heures par jour, avec une seule pause de trente minutes pour dîner, cinq jours par semaine et, parfois, six, s'il manquait du personnel. Dès que Marie-Blanche se lèverait, une autre ouvrière la remplacerait pendant sa demi-heure de dîner, de façon que la production ne s'arrête jamais. L'effort de guerre exigeait une exécution continue, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours par semaine.

Marie-Blanche repensa à la conversation dont elle avait été témoin, la veille, entre son frère Albert et ses cousins, Gérard et Arthur, les fils aînés de sa tante Adeline. Ils s'inquiétaient avec raison de la guerre qui s'intensifiait et du danger qu'ils couraient tous de devoir être bientôt conscrits. À Québec, on craignait comme la peste la répétition de ce qui s'était passé lors de la première guerre et on ne faisait pas trop confiance au premier ministre fédéral, Mackenzie King, qui pouvait très bien imposer l'enrôlement outre-mer.

— Il pourra pas faire ça. Tout le Parlement est lié par une promesse. Il a juré qu’il nous imposerait pas la conscription. Pis c’est pas nécessaire parce qu’on manque pas de volontaires, avait rétorqué Albert, toujours optimiste.

— Pour le moment, non, mais on sait ce qui s’est passé en 1917 ! Une fois qu’on en a manqué, ils nous ont enfoncé l’enrôlement obligatoire dans la gorge. Tu vas voir que ça va être pareil, cette fois-ci.

— Adélard Godbout le permettra pas, s’obstina Albert. Il s’est engagé à quitter son parti si jamais un seul Canadien français se retrouvait mobilisé contre son gré. Les Anglais pourront pas nous faire manger de ce pain-là une deuxième fois. Autrement, ça va brasser ici.

Ses cousins se montraient sceptiques. Ils avançaient qu’Ernest Lapointe, le bras droit de Mackenzie King, les avait trahis en entérinant la politique qui annonçait, dès l’entrée en guerre de la Grande-Bretagne, celle du Canada. N’ayant pas pu résister à la pression, Lapointe avait été forcé d’accepter une participation modérée du Canada à l’effort de guerre, tout en jurant aux Canadiens français que jamais on ne leur imposerait l’enrôlement outre-mer. Il s’était présenté comme la barrière, le rempart, entre eux et la conscription. Mais comme le malheureux venait de mourir d’une brève maladie dans un hôpital de Montréal, il y avait de fortes chances que Godbout, se retrouvant isolé, cède à son tour devant la pression qui s’intensifiait du côté anglais.

Combien de fois de telles discussions avaient-elles éclaté dans les derniers mois ? Le sujet revenait à la surface à chaque réunion de famille où il y avait des hommes. Les femmes se sentaient également concernées, même s’il ne s’agissait pas pour elles d’aller se battre à l’étranger. Marie-Blanche s’opposait aussi à la conscription. Des réunions, des assemblées, des émeutes même avaient eu lieu dans Québec, où la majorité des gens refusaient l’enrôlement obligatoire. Elle se souvenait en particulier du soulèvement qui avait éclaté au coin des rues

Bagot et Saint-Vallier, et dans lequel elle avait été coincée. Elle avait dû courir pour ne pas se faire piétiner par la foule. Les esprits étaient si échauffés qu'il valait mieux ne pas traîner en ville après neuf heures du soir. Elle oublia cette question quand la sirène annonçant le dîner se déclencha. C'était un moment attendu avec impatience. Les femmes faisant partie du premier groupe de dîneuses se levèrent dans un concert de murmures approbateurs.

Marie-Blanche suivit le troupeau qui se dirigeait vers la salle à manger et passait devant un mur recouvert d'affiches. Sur l'une d'elles, on pouvait lire : « Il ne faut pas que des braves meurent par ma faute ! »

Le message du ministère canadien des Munitions et des Approvisionnements était clair et conçu pour enfiévrer les consciences. La direction ne leur serinait-elle pas depuis toujours que la qualité de leur travail pouvait sauver une vie ? Une cartouche défectueuse risquait d'éclater au visage du soldat et le blesser gravement, ou d'enrayer le mécanisme de son fusil et le mettre en danger. Il n'y avait pas de place pour le travail mal fait, elles le savaient toutes, et la plupart mesuraient l'importance de leur rôle. L'effort de guerre était énorme, en ce début de décembre 1941, et tout le monde se serrait les coudes.

Marie-Blanche sentit sa faim se réveiller. Elle n'avait pas eu le temps de déjeuner, ce matin-là, parce qu'elle s'était levée en retard. Alors qu'elle s'approchait de la salle à manger, elle fut titillée par l'odeur de viande. En général, la nourriture de l'Arsenal de Saint-Malo était bonne. Sans être de la grande cuisine, c'était correct et assez substantiel, et il était même permis de se servir deux fois de soupe et de viande, une faveur accordée uniquement aux employés travaillant à la production d'armements. Le dessert et le café, jugés moins essentiels, étaient par contre rationnés.

Florence vint s'asseoir à côté de Marie-Blanche. Simone les rejoignit à son tour. Les trois jeunes filles avaient leur rituel, et elles prenaient toujours la dernière table au fond de la cafétéria.

Il y avait au menu ce jour-là du ragoût de boulettes, du chou braisé et des pommes de terre bouillies. Chacune s'empessa de vider son assiette. Trente minutes pour tout engouffrer, c'était peu, d'autant que certaines se dépêchaient pour avoir le temps de fumer une cigarette. Marie-Blanche et Simone avaient commencé à fumer depuis peu, et elles ne pouvaient déjà plus s'en passer. Un paquet de cigarettes coûtait cher, mais elles l'éтираient le plus longtemps possible. Il leur semblait que cela participait d'une liberté nouvelle pour les femmes, d'une certaine forme d'autonomie.

Elles n'eurent pas le temps de beaucoup traîner, puisque le son puissant de l'alarme les ramenant au travail se fit entendre. Les ouvrières s'alignèrent et reprirent le chemin des ateliers.

Marie-Blanche était entrée à l'Arsenal quelques mois auparavant, comme Simone et Florence. Elles avaient eu cette chance parce que leur « beau-père », Olivar Dubé, avait intercédé auprès du responsable de l'embauche. C'était, semblait-il, un ami personnel. Marie-Blanche avait apprécié la chose à sa juste valeur, et son attitude à l'égard d'Olivar avait changé. À la pension de la rue Saint-Jean, on le traitait désormais comme un membre de la famille, ce dont Eugénie ne pouvait que se réjouir. Le coup de pouce était en effet bienvenu, car personne n'entrait à l'Arsenal fédéral sans être chaudement recommandé, et les files d'attente d'hommes et de femmes prêts à travailler s'allongeaient de jour en jour devant ses portes. On sortait d'une crise et, même si l'économie reprenait du mieux grâce à la guerre, les gens manquaient encore de tout et avaient un urgent besoin de gagner des sous.

Après avoir repris sa place et aligné ses cartouches, Marie-Blanche se remit à trier, vérifier et éliminer les douilles défectueuses. Elle pouvait exécuter son travail en pensant à autre chose, tant les gestes à faire étaient devenus routiniers. C'était d'ailleurs ce qui l'ennuyait le plus. Elle avait l'impression de n'être qu'une machine sans âme, dépouillée de son humanité. Et elle ne pouvait s'empêcher de songer que chacune

des cartouches qu'elle inspectait servirait demain à tuer des hommes. C'étaient des engins de mort qu'on fabriquait là : des balles de 303, de 55 et de 20 millimètres, des balles traçantes, des balles incendiaires. On produisait aussi des munitions de gros calibre, des obus, des chargeurs, des amorces pour les douilles et diverses autres composantes. Des spécialistes alliés venaient régulièrement à l'Arsenal pour voir comment on s'y prenait et quelles étaient les techniques utilisées. Plus de quatorze mille employés, dont une majorité de femmes, fournissaient toutes les munitions de petit calibre à la Grande-Bretagne, ce qui était pour eux un grand sujet de fierté. On leur avait expliqué qu'à Val-Rose, là où se faisait l'assemblage final, il sortait quelque quatre-vingts millions de cartouches par mois. En même temps, Marie-Blanche se disait que cette guerre était cruciale et qu'il fallait à tout prix repousser les hordes hitlériennes qui envahissaient les vieux pays. La France, surtout.

Elle s'estimait chanceuse de s'être retrouvée à Saint-Malo plutôt qu'à Val-Rose, comme ses deux cousines, Bernadette et Antoinette, les filles d'Adeline. Là-bas, le danger était présent en permanence. Bernadette lui avait avoué un jour à voix basse, et seulement quand elle avait été certaine de ne pas être entendue, que ses tâches étaient plus dangereuses que les siennes parce qu'elle chargeait les cartouches en manipulant des explosifs. Elle ne voulait cependant pas en souffler mot à sa famille, de peur de l'inquiéter. Elle avait expliqué à sa cousine qu'à Val-Rose on insérait dans la douille l'amorce, constituée de cordite. On poussait ensuite la balle enduite de cire par-dessus l'explosif, une opération qui exigeait la manipulation de la cordite pour les cartouches et du fulminate de mercure pour les amorces, deux dangereux explosifs. C'étaient toutes des femmes qui effectuaient ces tâches et, d'après Bernadette, il n'y avait pas encore eu d'accident grave. Une compagne de travail qui s'était endormie à son poste avait pourtant provoqué une explosion de fulminate, mais elle n'avait pas été

grièvement blessée. Était-ce la vérité ? Marie-Blanche avait des doutes, puisque les employés étaient tenus au secret dès qu'ils entraient au service d'une usine de guerre. On n'avait pas le droit de divulguer d'information sur les procédés de fabrication ou sur les accidents qui se produisaient au travail, et celui qui violait cette consigne était congédié sur-le-champ. Une attitude qui visait à ne pas effrayer la population qui vivait à proximité et à protéger les secrets militaires.

Marie-Blanche croisa le regard de Jeanne, sa nouvelle amie. Celle-ci lui fit un petit signe de connivence. Elle occupait la dernière table au bout de la rangée voisine. Marie-Blanche hochait la tête. Elles s'étaient entendues pour aller ensemble au Palais Montcalm, ce soir-là, car il s'y tenait un défilé de mode. On allait voir évoluer des mannequins habillées de vêtements faits dans des costumes d'hommes. C'était dans l'air du temps et on tirait parti de tout ce qui pouvait encore servir, puisque la laine, le coton, la soie et même la flanelle étaient rationnés. Jeanne était une jeune fille issue d'une famille modeste de Saint-Malo, qui donnait tout son salaire à sa mère, pour l'aider à faire vivre ses deux sœurs. Elle était jolie, mince et très élégante. Tout ce qu'elle portait semblait provenir directement d'une boutique de mode, alors qu'elle dessinait et exécutait elle-même ses modèles à partir de coupons de tissu et de vieux vêtements. Les deux jeunes femmes avaient pris l'habitude de sortir ensemble de temps à autre pour aller boire un chocolat chaud, voir un film ou, tout simplement, flâner dans la ville après le travail.



Ce soir-là, Simone avait accepté d'accompagner Marie-Blanche au Palais Montcalm. Elle n'avait cédé que sous l'insistance d'Eugénie.

— T'as rien que dix-huit ans, pis tu sors jamais, Simone. T'as toujours le nez plongé dans les livres. T'as pas d'amies,

pis t'es trop sérieuse. Sors donc avec Marie-Blanche, à soir, ça va te faire du bien.

Simone marchait à côté de Marie-Blanche et de Jeanne, et ne se sentait pas à l'aise. Elle regrettait d'être venue et elle avait l'impression d'être la cinquième roue du carrosse. C'était peut-être dû au fait que Jeanne l'avait à peine saluée quand elle l'avait vue arriver. Il faut dire qu'elle n'avait pas été plus charmante et n'avait pas daigné lever les yeux sur l'amie de sa sœur. Mais elle sentait qu'elle dérangeait. D'ailleurs, Jeanne aurait préféré être seule avec Marie-Blanche, parce qu'elle était plus proche d'elle. Avec Simone, il fallait toujours faire attention à ce qu'on disait, car la moindre parole pouvait être déformée ou mal interprétée. Tant qu'à être trois, Jeanne aurait préféré voir arriver Florence, qui était plus facile d'abord.

La foule piétinait avec impatience devant le Palais Montcalm parce qu'il faisait froid, ce soir-là. On sautait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, dans l'espoir de se réchauffer un peu. Simone remarqua qu'il n'y avait presque pas d'hommes, comme de raison. Puis les portes s'ouvrirent et le flot mouvant se coula rapidement à l'intérieur. Les trois filles se débrouillèrent si bien qu'elles se retrouvèrent assises au parterre, au milieu d'un joyeux brouhaha.

À l'avant, un long podium avait été aménagé pour permettre aux mannequins de déambuler devant le public. Une présentatrice commença la soirée en rappelant à toutes que la guerre sévissait et que plusieurs matières premières se faisaient rares. Il fallait du coton pour fabriquer des explosifs, leur expliqua-t-elle, de la laine pour vêtir les soldats, les marins et les aviateurs, de la soie naturelle et du nylon pour les explosifs et les parachutes. Par conséquent, la rareté de ces matériaux devait inciter les femmes à porter le plus longtemps possible leurs vieux vêtements et à transformer ceux qui ne servaient plus. C'est pour cela que le défilé de mode de ce soir-là avait été organisé, leur assura-t-elle, afin d'apprendre aux ménagères de Québec comment tirer le maximum des vieux habits

de leurs maris, de leurs frères ou de leurs fils partis outre-mer ou à l'emploi d'usines de guerre. Puis elle se tut et céda la place aux premiers mannequins qui s'avancèrent lentement, vêtues de deux-pièces seyants bleu foncé, gris ou noir. Leur élégance arracha à la foule des murmures approbateurs.

— Que vous le croyiez ou non, ce furent déjà des costumes et des paletots d'hommes, mesdames, reprit l'animatrice en montrant une jeune femme qui portait un superbe tailleur noir, assorti d'un col de renard roux.

Un chapeau et des gants de cuir complétaient l'ensemble et produisaient le plus bel effet. Dans la salle, les femmes s'exclamaient en se poussant du coude. La démonstration était convaincante, et chacune était tout ouïe et curieuse d'apprendre comment on arrivait à transformer un habit d'homme en quelque chose d'aussi joli.

Jeanne était excitée et elle se voyait déjà en train de remettre au goût du jour les vieux costumes démodés de son père décédé.

— Regarde donc le beau tailleur gris, avec le manchon de fourrure, chuchota-t-elle à l'oreille de Marie-Blanche, tout en lui désignant du doigt une jeune femme blonde qui défilait en souriant à la ronde. Je peux faire aussi bien avec les retailles de fourrure qui me restent. J'vais même te coudre un ensemble pareil, si tu veux.

— Es-tu sérieuse ? T'es capable de coudre un deux-pièces aussi beau que celui-là ? rétorqua Marie-Blanche, franchement impressionnée.

— Certain. Y a pas de mystère dans ça. Ça fait des années que je couds, avec ma mère. J'ai fait de tout : des paletots d'hommes, des manteaux de femmes, des vestons, des tailleurs, des jupes, pis même des manteaux de fourrure. Y a pas grand-chose que je sais pas coudre. J'peux te montrer, si tu veux.

— On a pas encore de moulin à coudre, chez nous, mais j'aimerais ça apprendre, par exemple. Ça peut servir plus tard. Marie-Blanche s'extasiait.

Il y avait différents modèles de tailleurs qui avaient tous pour caractéristique d'être sans fioritures, c'est-à-dire sans revers, collets, ornements superflus, poches ou volants. Et les jupes étaient courtes, ce qui avait pour avantage de dénuder la jambe et de la mettre en valeur. Tout cela parce que les tissus étaient rares et chers, et qu'il fallait les économiser au maximum. C'était une mode qui demeurait classique, en étant tout de même assez flatteuse.

On fournit des explications sur les techniques de transformation utilisées, sur les façons de couper les vêtements ainsi que sur les trucs du métier pour éviter de perdre inutilement du tissu. Il y avait deux professeurs de couture qui répondaient aux questions.

— Tu sais qu'y a des cours de couture à CKAC ? Moi, j'écoute ça souvent, lui apprit Jeanne. Ils donnent plein de façons pour transformer les sous-vêtements défraîchis et les vieux tricots qui dorment dans nos tiroirs. Pis les patrons, on les trouve partout dans les magasins.

Simone était impressionnée, elle aussi, par la beauté des modèles, mais elle était persuadée de n'avoir ni la patience ni le talent pour confectionner de pareilles merveilles. De façon générale, ce qui constituait le quotidien des femmes ne l'intéressait pas. Elle ne savait ni cuisiner, ni coudre, ni tricoter, ni jardiner, et l'idée d'être un jour mère de famille ne lui souriait guère.

— Trouves-tu ça beau, Simone ? lui demanda Marie-Blanche en se tournant vers elle.

— Oui, mais j'me vois pas coudre ça, par exemple. Aussi ben acheter tout fait, c'est moins de trouble.

— Mais c'est pas achetable, ça. Ça coûterait les yeux de la tête, surtout qu'y a presque plus de tissu disponible, lui lança Jeanne, outrée de la naïveté de Simone. Et pis le plaisir, c'est de le faire soi-même.

Simone fit la moue. Elle ne voyait pas où était le plaisir de suer pendant des heures sur une machine à coudre et de

reprendre son travail vingt fois avant d'en être satisfaite. Sur la scène, on montrait maintenant comment tirer d'une chemise d'homme un ensemble comprenant deux blouses, une robe-tablier et un petit bonnet pour fillette. On leur présenta des modèles pour tous les âges et on termina la démonstration en insistant sur la responsabilité des femmes dans l'effort de guerre. On leur rappela l'importance d'économiser pour pouvoir se procurer des timbres et des certificats d'épargne de guerre, les fameux bons du Trésor qui serviraient à acheter des canons, des armes et des avions pour la victoire. Avant le départ, on distribua gratuitement à chaque participante une brochure intitulée *Comment faire du neuf avec du vieux*.

Dehors, les trottoirs se remplirent de femmes pressées de rentrer chez elles. Il n'était pas question de traîner dans les rues, parce que le ciel était chargé de neige et que le froid humide les traversait de part en part. Et puis on recommandait aux gens de regagner leur domicile avant neuf heures du soir et de bien tirer les rideaux des fenêtres, pour que les maisons soient moins visibles depuis le fleuve. On semblait craindre pour les villes côtières des attaques de sous-marins allemands. Certains pensaient qu'il s'agissait de précautions inutiles, même si des rumeurs voulaient qu'on en ait vu au large de Percé ou ailleurs, mais, en général, les gens respectaient les consignes.

Comme les trottoirs étaient rétrécis par les bancs de neige, Jeanne et Marie-Blanche marchèrent de front, et Simone derrière.

— Ils sont donc fatigants avec leurs bons de la victoire, eux autres. On entend toujours la même rengaine. Dès qu'on a une cenne, y faut acheter des bons d'épargne. On a jamais fait autant d'argent, mais on est même pas capables de le dépenser pour nous autres. Y faut toujours que ça soit pour la guerre.

— Mais le pays a besoin de notre épargne, Simone, rétorqua Marie-Blanche, pis c'est de l'argent qu'on met de côté pour plus tard. Cette guerre-là, y faut ben qu'on aide à la financer si on veut la gagner.

— C'est pas notre guerre à nous autres. En tout cas, c'est pas la mienne. C'est la guerre des Anglais.

— Pis la France ? Qu'est-ce que t'en fais, de la France ? objecta Jeanne, exaspérée.

— La France, je veux ben qu'on l'aide, pis ça m'a fait ben d'la peine quand on a su qu'elle était tombée. Même que j'ai pleuré avec les autres, ce jour-là et les jours d'après. Mais j'ai pas trop de sympathie pour l'Angleterre, par exemple. Pis à part ça, tu vas voir ce qu'ils vont nous dire, une fois la guerre finie. Ils nous courtisent, aujourd'hui, les hommes, on est donc fines, les filles, on est donc capables de tout faire ce qu'ils font... Mais regarde ben ce qui va nous arriver quand la guerre va être finie. On va nous renvoyer à la maison avec un coup de pied au derrière, pis on pourra rien dire, parce qu'ils vont crier qu'on leur vole leurs jobs.

— Peut-être, mais, en attendant, on fait des sous, Simone. À l'Arsenal, on gagne de quatre à six fois ce qu'on faisait dans les maisons privées. Tu peux pas dire le contraire, objecta Marie-Blanche en se tournant vers elle.

Ce faisant, elle glissa sur une plaque de glace et perdit pied. Jeanne tenta de la rattraper, mais elle fut entraînée avec elle dans sa chute. Les deux filles se retrouvèrent à plat ventre dans une congère. Elles pouffèrent de rire comme des gamines.

Simone les aida à se relever en riant, elle aussi. Elle revint pourtant à la charge :

— On fait de l'argent, mais on gagne moins que les hommes pour le même travail. Je l'sais parce que j'ai jaser avec un gars qui fait l'inspection des douilles, comme nous autres, pis lui, il gagne le double. Même le ti-cul qui nous distribue les cartouches est mieux payé. Il a juste quatorze ans, pourtant !

— Tu veux toujours changer le monde, coudonc, la Simone ? T'es jamais contente de rien, pis tu chiales sur tout. Un vrai oiseau de malheur.

Jeanne avait élevé la voix, contrairement à son habitude, et Marie-Blanche s'inquiéta.

En novembre 1941, la guerre fait rage en Europe. La famille Dumais habite encore la maison de chambres de la rue Saint-Jean, à Québec, où la vie est difficile en raison de l'énorme effort de guerre imposé à la population : rationnements, couvre-feu, exercices de bombardement... Marie-Blanche, Florence et Simone, trois des filles d'Eugénie, travaillent à l'inspection des balles à l'arsenal militaire de Saint-Malo, et leurs salaires servent à faire vivre la maisonnée. La crainte de la conscription est vive. Elle crée une commotion chez les Dumais, de même qu'à Québec, où de nombreux affrontements ont lieu.

Deux ans plus tard, en 1944, les choses ont évolué. La guerre n'est pas terminée, mais la vie reprend doucement. C'est l'été, et les filles Dumais vont danser sur la terrasse Dufferin. Que ce soit trouver l'amour ou se consacrer à sa passion, chacune réalisera son rêve.



MICHELINE BAIL est titulaire d'un diplôme en histoire. Après avoir longtemps travaillé dans le réseau de la santé et des services sociaux, elle se consacre maintenant à l'écriture. Grâce à ses nombreuses années de recherche et à son talent indéniable, elle offre des récits finement ficelés, aux personnages attachants. Elle est l'auteure de *L'Esclave* et de la série historique *Frontenac*.